

EXPOSITION

Jacques Monory, l'observateur et l'observé

■ Sous le titre « Encore une fois paraitre à la terrasse », le Français Jacques Monory expose actuellement dans deux espaces de notre ville, espaces dont les buts et les propos sont d'ailleurs fort distincts, de même que, apparemment du moins, la nature des travaux qui y sont présentés.

Pour son inauguration, la nouvelle Galerie Pierre-Huber accueille une série de toiles à dominante rose et jaune qui font partie d'une suite de trente tableaux intitulée « Toxique » présentée sous forme d'environnement en février-mars derniers à l'ARC, au Musée d'art moderne de Paris. Ils s'intégraient alors dans une sorte de mise en scène opposant à la masse des tableaux une sorte de « sculpture » en plexiglas et bénéficiaient d'une force et d'un impact visuel qu'un accrochage traditionnel et clairsemé édulcore quelque peu.

Onirisme et réalité

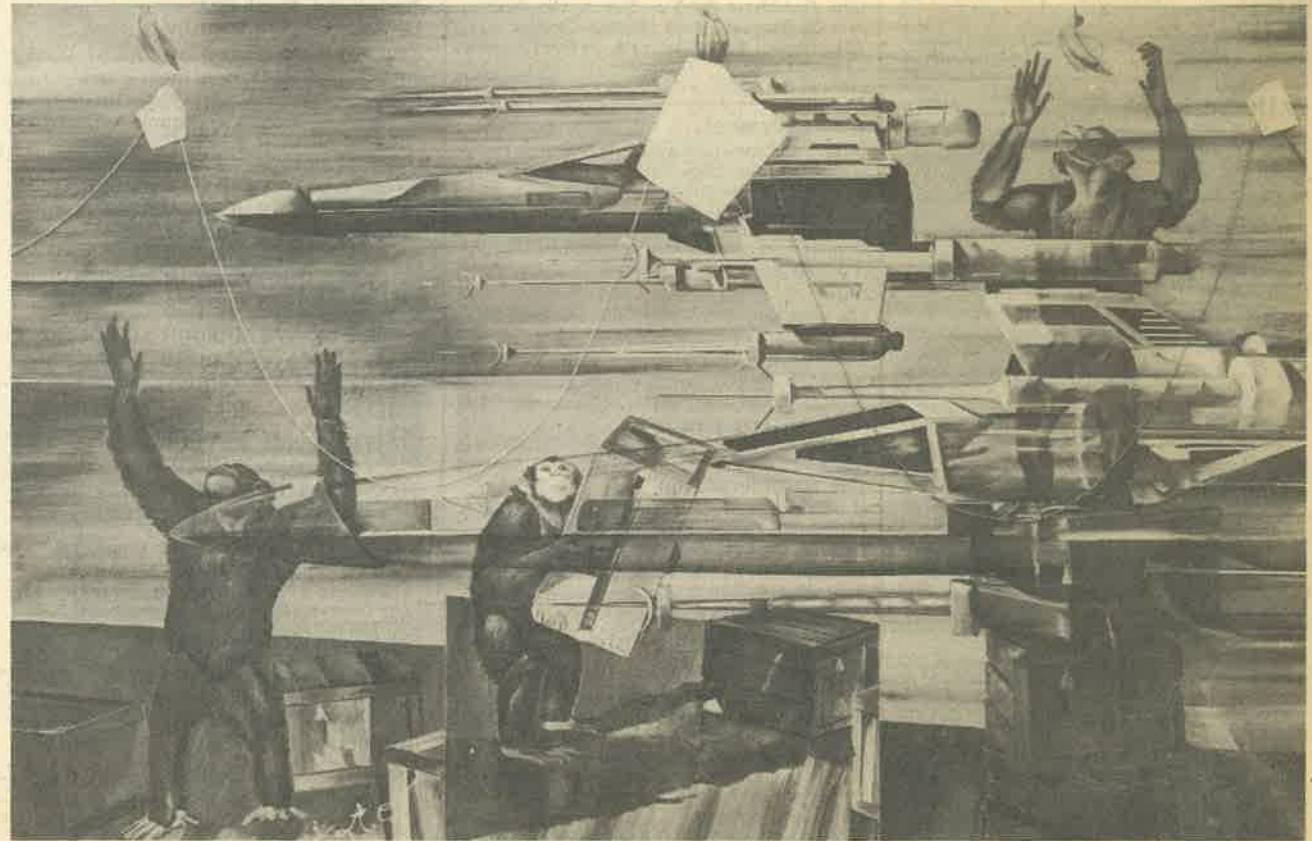
Evocatrices de la « folie quotidienne », ces œuvres conjuguant la reproduction fidèle du réel, notamment à travers des images traditionnelles et stéréotypées de la vie américaine, à toute une fantasmagorie onirique créent une indéniable impression de malaise, un sentiment de fin du monde, comme si les choses, et surtout la lumière et le soleil, étaient soudain devenus fous. L'une d'elle, un paysage égyptien avec sphinx et pyramides et comportant un texte comme « dactylographié » dans la toile, s'intitule « L'observateur et l'observé ». C'est à ce renversement ironique des rôles, exploité dans son ambiguïté, que nous convie l'installation réalisée à la Galerie Andata/Ritorno.

Il s'agit de photos en noir/blanc de singes de toutes races, aux mimiques grotesques et cocasses, accrochées sur

presque tout le pourtour de la salle et parmi lesquelles apparaît brusquement le portrait en rose et bleu de Monory. Si la figure du singe peut évoquer toute une tradition représentant l'artiste sous les traits de cet animal et symbolisant ainsi son désir de s'approprier le monde par mimétisme, elle joue aussi comme une sorte d'avertissement, de clin d'œil complice au spectateur qui devrait l'empêcher de se laisser prendre au piège de l'apparence trompeuse des tableaux actuels de Monory, à leur thématique insignifiante et parfois douceuse. Le visiteur se trouve d'ailleurs pris également dans ce jeu de reflets à travers un grand miroir d'angle qui lui renvoie son image, singe parmi les singes, observateur observé par lui-même. De nombreuses associations surgissent alors à l'esprit, récits et fictions imaginaires nées de ces rencontres hasardeuses. Elles s'inscrivent dans la droite ligne du travail de Monory.

Fasciné par l'Amérique

Après quelques essais peu satisfaisants dans le domaine de l'abstraction, Jacques Monory s'est en effet proposé, au milieu des années soixante, d'utiliser la peinture, à l'instar du roman ou du film (genres qu'il a par ailleurs pratiqués à l'occasion), pour raconter des histoires mêlant à des éléments autobiographiques, à des obsessions personnelles, des emprunts à l'actualité tragique ou à la banalité quotidienne. Procédant par montages d'images, par séquences ou épisodes un peu à la manière des romans-photos, il se rattache à cette « Figuration narrative » dont ont fait partie notamment des peintres comme Arroyo ou Erró qui ont exposé à Genève tout récemment. Autre référence importante, la découverte des artistes du Pop Art et surtout de Rosenquist.



L'Amérique occupe d'ailleurs une grande place dans la peinture de Monory où l'on retrouve une fascination pour ses paysages, ses grandes étendues désertiques, le culte presque enfantin des objets (voitures, révolvers, chapeaux), un mélange de stéréotypes presque fades, de violence et de romantisme qui se détache sur un arrière fond de roman noir. Grand amateur de tir, l'artiste ira jusqu'à cribler de balles certaines de ses toiles, notamment une série intitulée « Meurtre » où il met en scène son propre

assassinat dans une atmosphère froide et bleue.

Cette dominante bleue, couleur monochrome recouvrant la toile et sur laquelle Monory projetait des images photographiques (procédé qui est à la base de sa démarche) est aujourd'hui abandonnée, après bien d'autres étapes, pour le jaune et le rose. La conception du tableau a elle aussi évolué vers une image unifiée sans montage apparent où l'histoire racontée est censée se passer, comme il l'indique lui-même, « derrière ou à côté de tableau qui, au

premier degré, peut sembler être une image banale ». Mais le lecteur d'aujourd'hui, invité « à se raconter » à travers elle, ira-t-il y chercher autre chose qu'une œuvre plaisante et facile à intégrer dans son intérieur ? C'est là sans doute que devrait intervenir l'avertissement ironique et moqueur de la galerie des singes...

M.I.D.

Galerie Pierre-Huber, 10, bd Helvétique et Galerie Andata/Ritorno, 37, rue du Stand, jusqu'au 2 juin.